

LA FENETRE OUVERTE

Il y a des choses qu'on ne peut pas dire, des mots, des souvenirs, des sensations tellement extraordinaires que le monde semble trop petit, trop banal pour qu'on ose les lui confier. Ainsi, moi, j'ai volé.

Je vous jure qu'enfant j'ai volé. Soyons bien clair et mon propos ne vous en paraîtra que plus extraordinaire. Je ne parle pas d'un sac, d'une banque où d'un pin's dans un grand magasin. J'ai volé en vrai, dans le ciel au-dessus de toits, sans moteur et sans appareil, j'oserai dire sans magie tant je suis parvenu, petit à petit à accepter cela comme une banalité. Un jour, j'ai cessé d'être lourd et j'ai volé. Comme un oiseau.

Déjà, je sens qu'en face de moi le monde se partage en deux camps. Ceux qui ricanent à l'imposture et les autres, qui sourient de l'air entendu et amical des vieux adultes à qui on ne la fait plus et qui le regrettent un peu.

Longtemps, j'ai refusé de croire moi-même à ma propre aventure persuadé, comme tout un chacun, qu'on ne saurait grandir sans renier son enfance. J'ai potassé des livres énormes et savants dont chaque mot pesait une tonne, dont chaque phrase suait de science et de bon sens, des livres qui portaient barbe et lunettes, des livres chauves et sentencieux qui débordaient de termes étrangers dans ma propre langue. Ces livres-là disaient, avec l'assurance des grands, le secret banal des rêves d'enfants et les désirs des gosses, parfois si puissants qu'on finit par y croire. Il racontaient aussi la souffrance et le malheur des adultes incapables de s'en débarrasser. Il collaient des nom latins sur le

malheur et la souffrance. Ces livres là décryptaient les rêves avec la poésie d'un agent de change commentant la "Côte Deffossé". Ils étaient si énormes et si pesants qu'on ne pouvait que les croire. Longtemps, je les ai promenés avec moi comme le désespéré porte sa pierre au cou, pour le cas où une rivière lui serait accueillante.

J'ai grandi, les deux pieds rivés au sol, plus raisonnable que de raison, jaloux des oiseaux et affolé par un souffle de vent. J'ai grandi la main si fermement agrippée sur la rampe des journées qu'aucune main amie n'aurait su me faire dévier de mon chemin. J'avais volé, le dire était interdit. Je me suis tu.

Pourtant, certaines nuits, malgré tous mes efforts et le plomb que l'âge a coulé dans ma cervelle, il m'arrive encore de quitter le sol. On me dira que le phénomène est courant, que les rêves d'apesanteur ont été décrits, étudiés, catalogués et répertoriés. Il se peut même que certains d'entre vous puissent m'en raconter qui leur appartiennent et qu'ils croiront semblables aux miens. Mais je ne vous parle pas de rêves. Je ne rêve pas quand, dans mon sommeil, mon corps lentement se dégage de l'emprise d'un matelas trop mou pour un petit tour au plafond de la chambre. Je me souviens. Au matin, je sors de ces nuits-là si bien, si heureux et si libre que tous les livres raisonnables ne racontent plus que des méchancetés de vieillards aigris, de sombres ratiocinations de pères fouettards. Je les serre dans une armoire et plonge alors dans d'autres pages. Les illustrés destinés aux enfants regorgent d'hommes oiseaux, de créatures volantes en couleurs et de robots bioniques survolants les galaxies qui me ravissent. Je connais des romans qui volent plus haut et plus vrais que les bandes dessinées et les héros de la télévision. Je lis tout et n'importe quoi, pourvu qu'on plane, pourvu qu'on décolle. Peter Pan et l'assomption de la

sainte vierge "ravie par les anges du ciel" ainsi que le rapportent les Écritures, les aventures d'Icare et celles des moines tibétains qui s'élèvent au-dessus du sol à force de prières et d'ascèse. L'histoire de saint Joseph de Copertino qui lévissait en marche arrière dans la grande nef de l'église de son monastère et que relate Blaise Cendrars. Celle-là me séduit particulièrement en ce qu'à l'apesanteur et à la lévitation, elle associe l'humour si rare chez les saints et les oiseaux.

J'ai essayé les poudres et les herbes dont les menteurs prétendent qu'elles allègent le cerveau et clarifient l'esprit. Que m'importe d'avoir la tête dans les nuées si, dans le même temps, les herbes et les poudres enfoncent de jour en jour mon corps plus profondément dans la boue quotidienne. Je ne recherche pas l'illusion.

J'ai volé. Un jour viendra où je partirai à nouveau. J'ai volé en vrai. Je le sais aujourd'hui avec certitude et cette assurance me suffit.

J'avais huit ans, c'était le printemps. Mes parents contraints de s'absenter trois jours pour je ne sais quel obscur motif m'avait conduit chez ma grand-mère, cité du Vermandois. Mamie était arrivée dans la cité à la mort de Papy. Elle venait de la campagne dont elle avait conservé les habitudes. J'aimais aller chez elle. J'aimais tout particulièrement dormir dans la chambre où, été comme hiver, la fenêtre restait ouverte. "On respire mieux la fenêtre ouverte", disait Mamie, "et si tu as froid, tu n'as qu'à remonter l'édredon sous ton menton."

Par la fenêtre ouverte au huitième étage, on voyait les étoiles au ciel quand, passé minuit, le lampadaire de la rue s'éteignait. Pas une nuit je n'ai dormi chez mamie sans me réveiller à quatre heures du matin pour regarder les étoiles. A l'heure la plus

noire, j'ouvrais un œil, je clignais à la grande ourse, parfois un satellite me répondait, puis je remontais l'édredon sous mon menton et je me rendormais jusqu'au matin.

Cette nuit-là...

Je me souviens de cette nuit là.

La lune était si ronde et brillait d'un éclat si fort qu'aucune étoile ne s'était sentie de taille à l'accompagner dans son voyage. Elle était seule tout là-haut comme un grand trou de lait ouvert au ciel, la tache d'herbe claire du chapiteau d'un cirque longtemps après que la musique s'est tue. Je l'ai fixée. Elle de son œil unique, moi de mes deux yeux grands-ouverts, nous nous sommes regardés sans dire un mot. Je n'ai jamais été assez fou pour discuter avec la lune. Bientôt, je sentis que la terre tournait. Bien sûr, je le savais, je l'avais appris à l'école: la terre tourne sur elle même en vingt-quatre heures et autour du soleil en trois-cent soixante-cinq jours. Je le savais, mais je ne l'avais jamais senti. Ce soir-là, ce fut une évidence. Une évidence sensible, comme on dit dans les livres. La terre tournait, non plus autour de son axe mais autour de mon lit, la terre tournait et j'étais au centre, au centre d'un gigantesque tourbillon liquide irrésistiblement aspiré par le grand trou blanc dans le ciel noir.

Je crois que c'est à ce moment-là que je me suis envolé. Je ne sais hélas plus très bien de quelle manière les choses se sont passées. J'aimerais être précis, le plus précis possible afin que nul ne puisse douter. Établir la matérialité des faits, disent les juges en leur jargon... mais cela m'est impossible. Ce dont je me souviens parfaitement, c'est que j'ai senti par la fenêtre, un souffle de vent frais aux parfums d'herbe mouillée. J'ai frissonné en tendant mon bras vers l'édredon afin de le remonter sous mon menton, ainsi

que Mamie me l'avait recommandé. Ma main ne trouva que le vide. L'édredon était tombé du lit sur le parquet. Je tendis la main pour le rattraper. Il était trop tard. Plus j'avavançais mon bras, plus l'édredon s'éloignait. Après lui s'éloignèrent la table de nuit avec le réveil, le lit et le traversin creusé du souvenir de mon sommeil. Je vis mon lit sous moi et je n'y étais plus. Je m'envolais. Je nageais dans l'air liquide et vif, je tombais là-haut, attiré par l'œil qui jamais ne cligne de la lune. Je flottais comme on dit d'un sourire qu'il flotte sur le visage qu'une personne heureuse.

Le garde-fou de la fenêtre fila sous moi. Je volais! Je dis ce que je sais, croyez ce que vous pouvez, c'est le moins entre nous qu'on puisse pour s'entendre.

Je volais donc. Sous moi, la cité du Vermandois rétrécit à la taille d'une île ceinturée de la marque noire de la route circulaire. Plus loin, Saint Quentin était un autre pays, zébré ça et là du scintillement jaune des phares de voitures sur les boulevards. La lune était seule au ciel, les étoiles descendues sur terre. J'étais entre les deux, sans orgueil ni fierté, sans rien avoir voulu.

A ma droite la nuit pâlisait. A ma gauche la lune déclinait. Je piquais plein sud quand le soleil se leva. Un temps, j'eus peur que la lune enfuie le charme ne se rompe. Il n'en fut rien. Je persiste à douter de la parole de ceux qui prétendent avoir décollé en pleine lumière, - Il faut au décollage un minimum de secret et de mystère, sans quoi aucune élévation ne saurait être envisagée.- mais je veux témoigner qu'aucun soleil n'est de taille à interrompre un vol bien engagé.

Je passe sur le monde vu de haut. La fourmilière, les jouets miniatures, les petites maisons réduites à la taille de boîtes en carton... Il suffit d'être monté

une fois dans sa vie au sommet de la tour Eiffel ou de n'importe quel bâtiment un tant soit peu élevé pour savoir que nous ne sommes pas bien grands. Ce qui me frappa d'abord et accompagna tout mon voyage, fut le silence qui montait du sol. Tout bougeait en bas, s'agitait, les gens, les voitures et les trains. On n'entendait rien. Pas un mot, pas un cri, pas un moteur, pas même la vibration du vent, pas même le battement sourd de mon cœur. Le monde des airs, plus encore que celui de la mer est un monde de silence. Une seule fois j'avais été confronté à un silence aussi solide.

Au centre de loisir, les animateurs avaient organisé un petit spectacle où chacun de nous devait tenir un rôle. Ce n'était pas très compliqué. L'animateur caché derrière un rideau envoyait la musique dans la sonorisation, et nous, sur le devant de la scène, armé d'un micro dont le fil allait nulle part, nous nous contentions de mimer les gestes des chanteurs qu'on voit à la télé. Quand mon tour arriva, je me lançai sur la scène et gesticulai du mieux que je pouvais en ouvrant la bouche au plus près des mots que chantait le haut-parleur. Soudain, pour une raison à jamais inconnue, la musique s'arrêta brutalement. Au lieu de m'arrêter moi aussi, j'avais continué à bouger, entraîné par le rythme de mon corps dans une étrange danse muette. Ce devait être assez surprenant à voir car, au lieu des cris et des hurlements qu'on aurait pu attendre en une pareille circonstance, un silence comme jamais le Centre de loisir n'en n'avait connu s'installa dans la salle. Cette danse sans musique m'avait comblé de joie. J'en conserve le souvenir d'une extraordinaire liberté que jamais je n'ai su retrouver malgré les conseils de mon maître en Tai-chi-chuan. C'est à cette danse-là que ressemblait le monde vu d'en haut.

Longtemps, je me suis interrogé sur le sens qu'il convenait de donner à cette correspondance. Bien sûr, comme tout le monde, j'ai eu parfois le sentiment que ma vie s'apparentait à ces spectacles d'enfants où chacun mime joyeusement les paroles des grands. Dans mon travail et même avec des amis, j'ai ressenti fugitivement la désagréable impression que mes mots ne m'appartenaient pas; que les paroles qui sortaient de ma bouche n'étaient pas à moi, pas à quelqu'un d'autre en particulier non plus. Non, c'était des paroles à tout le monde dont j'étais provisoirement le dépositaire. Certains jours de déprime, je suis allé jusqu'à penser que le monde entier était une vaste pantomime, l'humanité toute entière l'interprète ignorante d'une partition écrite ailleurs. Marionnettes d'un théâtre d'ombre, nos propres paroles nous sont étrangères, paroles volées, confisquées, enfermées dans des boîtes, boîtes à journaux, boîtes à images. Chaque jour distille son paquet sur lequel nous exécutons une très vieille chorégraphie. Naître et mourir, les deux pieds dans la terre, dans la poussière des cours d'été, dans la boue des matins de pluie sur les pelouses de la cité. L'homme est lourd. Et pourtant, il existe un mot, un mot indicible, un mot silence, un mot vrai pour chacun, différent et unique pour tous, un vrai mot à soi, un mot de l'intérieur, une musique qui ne ressemble pas à celle des radios, un mot qui se chante et ne s'écrit pas dans les livres, un mot chaud qui respire et dort au fond de nos poitrines, un mot sommeil, un mot réveil, un mot comme une bulle d'air, une bulle d'hélium, un mot ballon, mot rouge et bleu pour les uns, mot jaune pour les autres, mots si blanc pour d'autres encore qu'il vibre invisible certains matins quand l'air est pur. Il faut qu'il existe un mot magique. Un mot pour voler. J'ai connu ce mot. Il me semble l'avoir entendu, l'avoir prononcé, peut-être, le soir

où j'ai passé le garde-fou de la fenêtre de mamie. Je vous le dirais si je le pouvais. Si je pouvais m'en souvenir. Je le dirais, même s'il devait ne vous servir à rien. Je vous le dirais pour moi si j'en étais capable maintenant. Longtemps je l'ai cherché en vain. J'ai aimé le silence.

On peut tout dire. On peut dire aussi le contraire. Je me suis envoyé en l'air avec des mots. J'ai atterri avec eux. Parfois je me suis fait mal. C'étaient les mêmes mots. Je ne sais plus quoi penser. Je ne suis plus certain qu'il soit bien nécessaire de penser en toutes occasions. Je ne sais plus rien, si ce n'est que j'ai volé et qu'aujourd'hui en possède la preuve.

J'ai volé deux jours, trois jours, une semaine, qu'importe. "O temps, suspend ton vol" s'exclame le poète en sa touchante naïveté. Pour arrêter le temps, suspendre l'homme est autrement efficace! Le temps en l'air ne se compte pas. J'ai volé des années, j'ai volé plus d'un siècle à la recherche des mots simples et des phrases qui ne se discutent pas.

"Plus loin que les gares le soir..."

"Je te salue, vieil océan..."

"J'ai descendu des fleuves impassibles..."

J'ai vu!

J'ai vu des pays de soleil où les femmes vivent à l'ombre, attentives et cloîtrées, assourdies de voiles.

J'ai vu des hommes heureux se prosterner devant un mur qui leur tirait des larmes, des mots étranges jetés dans les étoiles rebondir au hasard de satellite en satellite sans jamais trouver d'oreilles.

J'ai vu des oiseaux qui ne demandaient rien et des hommes sur des bateaux qui réclamaient du pain.

Au dessus de la Sierra Leone, j'ai vu une femme noire qui chantait à sa fille la chanson du marchand de glace de la cité du Vermandois.

J'ai vu tant de choses tant de pays que je ne saurais en dresser la liste.

J'ai vu tout ce que nous savons tous, tout ce que nous savons oublier. J'ai volé.

J'ai fait dix fois le tour du monde et la terre était bien ronde et bien grosse. J'ai fait dix fois le tour du monde et je suis revenu dans mon lit.

Mamie était là, assise sur une chaise, son tricot sur les genoux. Elle m'a sourit. Une tasse fumait sur la table de nuit.

— Alors, te voilà revenu?

— Mamie, j'ai volé. Je suis parti par la fenêtre et j'ai volé.

Elle m'a simplement dit qu'elle savait et qu'elle était contente que je sois de retour. Elle a posé sa main sur mon front.

— C'est vrai, Mamie, je te jure. Tu me crois, au moins?

Elle a hoché la tête et s'est penchée vers moi.

— Je vais te raconter quelque chose, m'a-t-elle dit à l'oreille, je vais te raconter quelque chose, mais il faut que tu me jures que tu n'en parleras à personne tant que je serais là, et surtout pas à ton père.

J'ai juré. Je n'ai jamais trahi ma parole.

— Certains soirs, j'ôte mon matelas de sur le sommier et je le pose à même le sol. Certaines nuits, je ne peux pas dormir dans mon lit.

Elle a bien vu que je ne comprenais pas où elle voulait en venir. Elle a essuyé une larme de son œil, une larme toute simple et salée qui ressemblait plus à la mer qu'au chagrin et elle a continué à me raconter son secret, sans me regarder.

— Certains soirs, un trou s'ouvre devant moi, un trou si noir et si profond que toute la nuit ne suffirait pas pour en toucher le fond. Ce n'est pas très agréable de se sentir glisser comme ça. Alors, pour tomber de moins haut, tu vois, c'est tout simple, je préfère dormir par terre. Tu comprends?

Je n'en étais pas très sûr; mais j'ai préféré ne pas le lui dire. Elle avait l'air de tenir vraiment à son histoire. Je lui ai demandé si je pourrais continuer à dormir la fenêtre ouverte.

Elle m'a dit oui en ajoutant qu'il valait mieux ne pas le dire à papa et maman. Les parents ont toujours peur que leurs enfants prennent froid. Ensuite, Mamie m'a collé un baiser sur le front et elle a murmuré comme une prière:

— Vole, mon quiot, vole tant que tu veux. Tu me raconteras.

Nous n'avons jamais reparlé, ni moi de mes envols, ni elle du trou sous ses pas. Entre le ciel et le gouffre, entre nous deux, dans la maison que j'aimais grossissait une boule de tendresse qui ressemblait à la terre.

Il y a peu, j'ai mis une cravate pour accompagner Mamie qui retournait à la campagne. On l'a descendue dans une boîte au fond d'un trou, un trou si profond qu'il ressemblait à un rêve. Je n'étais pas triste.

Les rêves des enfants sont aussi vrais que les rêves des vieux et je plains les adultes qui les disent "poétiques" comme on dirait une rose "synthétique" avec le vain espoir d'en supprimer les épines.

Le colporteur © Éditions l'Harmattan 1995